### **COMPTES RENDUS**

### L'art et l'Algérie insurgée. Les traces de l'épreuve : 1954-1962, Anissa BOUAYED, Alger, ENAG Editions, 2005.

Il est toujours difficile de rendre compte d'un livre d'art. Le choix des œuvres, les textes qui les accompagnent, la démarche de l'auteur, ont toujours une subjectivité qu'il est parfois malaisé d'expliciter dans une lecture de type académique. Mais l'ouvrage d'Anissa Bouayed n'est pas un énième livre d'art. Il est bien plus que cela. Le titre, déjà, annonce l'ambition de l'auteure. Celle de traiter la Guerre d'Algérie à partir des productions artistiques des peintres internationaux et algériens. Et l'ambition n'est pas des moindres, car il s'agit, ici, d'exploiter l'œuvre d'art comme matériau historique. Matériau historique qui se présente comme un témoignage sans appel des horreurs de la guerre. Témoignage également bouleversant sur la violence et la folie des hommes, mais également sur l'engagement lucide et douloureux des artistes.

La Guerre d'Algérie est ici revisitée à travers le regard de l'artiste. Et cette lecture innovante et originale permet de sortir de tous les prismes historiques et idéologiques qui ont prévalu jusqu'à présent pour traiter cet épisode de l'histoire. Cette guerre, qui demeure encore un contentieux non traité ou *mal-traité* par les deux pays concernés, continue à enkyster les non-dits, et les tabous, à instrumentaliser les chiffres des victimes et accentuer les idéologisations de part et d'autre<sup>1</sup>.

Au-delà des occultations et des travestissements, l'auteure montre que « (...) L'art est encore ici une forme de résistance car il suggère et rend visible l'inavoué, le caché et se tient vigilant du côté de la vie ». Ces témoignages à l'état brut, « ces morceaux de mémoire à vif », fracassent les silences et déchirent les réécritures de l'histoire. Cet ouvrage se distingue donc des productions historiographiques classiques sur l'Algérie. Histoire politique et histoire de l'art se confrontent pour une analyse toute en finesse et en érudition des œuvres et des parcours des artistes. Et pourtant l'objet de travail que l'auteure mobilise (l'œuvre artistique) est difficile à utiliser dans une analyse historique. Le défi méthodologique est de taille « Je suis peintre d'histoire » disait Boris

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Que dire de la loi du 23 février 2005 qui demande à ce que les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française Outre-mer (article 4) ou qui réintègre (article 13) les membres de l'O.A.S. (qui avaient été condamnés et emprisonnés) dans cette vision positive de la colonisation ?

Taslitzky²; pourtant la subjectivité du regard de l'artiste rend parfois son œuvre difficilement compréhensible surtout au regard du contexte dans laquelle elle naît, « car l'œuvre n'explique pas, ne cherche pas à démontrer bien qu'elle soit un espace et un moment de vérité ». Et, c'est cette démarche qui rend ce travail novateur et inédit. L'œuvre artistique, au-delà des approches esthétisantes, apporte sa contribution (sublime et complexe) à la connaissance d'un moment. L'auteure précise, que (...) « l''œuvre est sans doute au-delà de toute catégorie englobante. Elle rend compte dans un condensé fulgurant, des positions critiques majeures contre la guerre, et des aspirations à la liberté, à la fois en dénonçant la torture dans plusieurs tableaux et en représentant les manifestations algériennes ». A.B va à la rencontre de l'histoire qui hante la peinture. Elle décode, elle explicite, elle éclaire les démarches de peintres qui, dans la continuité de Goya et de Picasso, mettent en scène la tragédie de la guerre.

Deux thématiques parcourent l'ouvrage d'Anissa Bouayed :

- L'importante mobilisation des peintres du monde entier qui produisent sur le thème de la Guerre d'Algérie. Elle a donné naissance à des œuvres riches, traversées par tous les courants artistiques que le XX<sup>e</sup> siècle a connus.

Dans cette génération de peintres des années cinquante émerge une peinture algérienne qui entre dans la modernité et dans l'audace des formes, en même temps qu'elle s'approprie la lutte politique. Peintres français ou algériens, tous font rentrer la guerre dans leur œuvre : Maisonseul, Mesli, Fares, Bennanteur, Khadda, Duvallet, Samson, Issiakhem...

Imprégnés par tous les courants artistiques et idéologiques qui marquent cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ces artistes sont concernés par la société dans laquelle ils vivent et dénoncent la ségrégation, le racisme et les injustices qui divisent les communautés de l'Algérie coloniale. Ces peintres s'éloignent de l'orientalisme et de l'exotisme. Plus rien n'est pittoresque dans cette Algérie qu'ils peignent. Des femmes-douleurs dans l'expressionnisme d'Issiaskhem au portrait de Djamila Boupacha<sup>3</sup> par Picasso, Les peintres peignent un espace-temps qui

\_

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Taslitzky, Boris, jeune peintre communiste, a découvert l'Algérie à la veille de l'insurrection (en 1952). Il en ramène une série de portraits et de scènes qui préfigurent la Guerre d'indépendance.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Jeune militante condamnée à mort par l'Etat français pour terrorisme, elle fut torturée et violée. Elle devient la figure de la suppliciée pour plusieurs peintres dont Matta.

reproduit toutes les aberrations de la guerre déjà présentes dans les deux conflits mondiaux.

#### - La dénonciation des pratiques de la guerre coloniale. Thème récurrent et presque obsessionnel de ces œuvres.

La centaine d'œuvres donnée à l'Algérie en 1964, par 80 peintres issus de 26 pays<sup>4</sup> permet d'évaluer la mobilisation internationale des artistes contre la Guerre d'Algérie<sup>5</sup>. En s'engageant contre elle, ce sont toutes les guerres qui sont dénoncées et combattues. A.B montre l'universalisme de ces mobilisations et décode certaines d'entre elles. De Matta à Cremonini, de Masson à Kijno, d'Erro, Lebel, Lapoujade, tous ces artistes sont marqués par la lutte antifasciste, la Guerre d'Espagne, et la Résistance...

Tous dénoncent la torture et les pratiques barbares d'une guerre coloniale. Cycle sur la torture et supplice de Djamila chez Matta, corps suppliciés de Cremonini (que l'auteur qualifie de *radioscopie de l'horreur*), inhumanité de l'univers carcéral chez Masson<sup>6</sup>, violences de l'OAS chez Kijno, triptyque sur la torture et assassinats du 17 octobre 1961<sup>7</sup> chez Lapoujade.

L'un des nombreux mérites de ce livre, est de reconstituer les actions protestataires et les mobilisations nombreuses qui ont eu lieu en 1960 et 1961. Notamment en rappelant les expositions intitulées *anti-procès*<sup>8</sup> dans lesquelles participent des artistes du monde entier, toutes tendances confondues. Les intellectuels et les poètes sont partie prenante de cette création : Alain Jouffroy, Edouart Glissant, Henri Kréa, Kateb Yacine, Jean Sénac. Le peintre islandais Erro illustre les poèmes d'Henri Kréa et Jean-Paul Sartre préface le catalogue de Lapoujade.

Le grand tableau antifasciste collectif, créé en 1961, et pour lequel ont contribué les plus grands noms de la création artistique de l'époque est certainement l'aboutissement le plus élaboré et le plus démonstratif de la

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ces œuvres exposées en juillet 1964 pour célébrer le deuxième anniversaire de l'indépendance avaient été données à l'Algérie avec pour objectif d'ouvrir un musée d'art moderne à Alger.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Œuvres déposées aujourd'hui au Musée des Beaux arts d'Alger.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Masson découvre l'univers carcéral avec l'arrestation et l'emprisonnement de son fils Diego, porteur de valises du réseau Jeanson.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Le 17 octobre 1961, des Algériens manifestent à Paris. La répression ordonnée par le préfet de police, Maurice Papon, est très violente. Elle aurait fait 200 victimes dont certaines ont été jetées dans la Seine.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Allusion au procès intenté par l'Etat français au Réseau Jeanson et qualifié de *faux procès*.

résistance et de l'insoumission à une raison d'Etat jugée illégitime<sup>9</sup>. A l'image du *Guernica* de Picasso, il pousse à réfléchir sur le pouvoir, la violence et les formes de totalitarisme. Si cette résistance intense a d'abord touché, dans les années cinquante, des groupes minoritaires et isolés, elle se répand dans les groupes sociaux et devient progressivement un mouvement d'opinion qui secoue la société française.

Anissa Bouayed sort de l'oubli toutes ces œuvres engagées, négligées plus ou moins volontairement. Et à propos de cet oubli, elle établit la relation avec une mémoire française filtrée, amnésique qui n'est pas encore sortie du contentieux colonial. Elle regrette également l'indifférence de l'Algérie à l'égard de ce « don prometteur ». Des tableaux audacieux, courageux qui n'ont plus rien à voir avec les productions artistiques de l'Etat post-indépendant qui, volontairement, a privilégié un art nationaliste et propagandiste. Un art officiel et grandiloquent où la représentation de la Guerre est reconstruite et recomposée en fonction d'une idéologie d'un pouvoir d'Etat. Négligences et/ou oubli ? L'art demeure toujours subversif. La création artistique, par sa liberté intrinsèque, renverse l'ordre établi et menace les valeurs dominantes.

Les traces de l'épreuve est le sous-titre de ce livre. Il rappelle cette violence insensée assénée au nom du droit colonial qui a laissé des traumatismes intenses Et ces derniers se sont réveillés chez les peintres algériens des années 1990. Violence coloniale et violences d'une quasiguerre civile se sont réactivées dans des œuvres récentes. Les peintres algériens des années 1990 ont peint l'horreur et l'absurde dans des œuvres tragiques qui renouent avec celles d'Issiakhem, Khadda, Benanteur, Maisonseul, Cremonini...

Anissa Bouayed a relevé le pari de traiter la Guerre d'Algérie de façon hors normes. Retrouver certaines œuvres a été un travail éprouvant; convaincre certains peintres de parler et de prêter leurs tableaux a exigé une longue patience; persuader certains officiels algériens du Ministère de la culture de laisser photographier certains éléments du *trésor oublié* dans des réserves poussiéreuses n'a pas été une mince affaire. Malgré toutes ces difficultés *techniques*, ce livre éblouit par l'extrême élégance de l'écriture et la finesse d'analyse. L'érudition d'A.B en matière d'histoire de l'art conjuguée à sa connaissance parfaite de la Guerre d'Algérie produit un éclairage pertinent et convaincant sur des acteurs

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Ce tableau a été saisi par la justice italienne qui l'a séquestrée pendant 24 ans sous accusation de pornographie. Ce qui fait dire à l'auteur que *dénoncer la guerre devenait obscène*.

concernés, impliqués et engagés dans un présent effrayant et sur un événement historique trop souvent *plombé* par les projections idéologisées. Cette analyse réoxygène le traitement historique et sociologique de la Guerre d'Algérie en lui donnant une universalité qui rompt enfin avec les lectures réductrices où à tendance révisionnistes que l'on déplore depuis quelques années.

Ce livre a mis près de dix années pour être publié. Le temps et la patience mobilisés pour son élaboration et sa parution le rendent encore plus précieux et certainement incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à la fois à l'Algérie contemporaine mais également aux productions artistiques issus des conflits. Il faut conclure avec le souhait d'Henri Alleg<sup>10</sup>, qui a rédigé la préface: «Il est aujourd'hui essentiel d'empêcher que la porte entrouverte ne se referme et que ne retombe plus lourde et plus hermétique que jamais la chape de l'ignorance et l'oubli».

#### Karima DIRECHE-SLIMANI

Alleg, Henri journaliste et militant communiste a écrit, en 1958, La question, où il raconte les tortures dont il fut victime. Le livre, très longtemps censuré, est un témoignage sans appel des pratiques de la violence au sein de l'armée française.

#### Transparence obscure et «mémoires du corps», Mohammed Dib en poésie, Habib TENGOUR, Paris, Editions de la Différence, 2007.

S'il est vrai que l'œuvre romanesque de Mohammed Dib a bénéficié assez tôt d'un intérêt soutenu de la part de la critique littéraire, on ne peut pas en dire autant pour ce qui concerne sa poésie. Cela est d'autant plus étonnant qu'il était clair dès le début de l'aventure littéraire de l'auteur d'*Ombre gardienne* (1961) que la parole poétique en son surgissement et en ses multiples échos se situait véritablement au cœur de son univers intellectuel, éthique et artistique. Mais il est vrai que la critique, pour des raisons qu'il serait trop long de rappeler ici, est souvent réfractaire à ce type de production. Surtout lorsqu'elle est le fait d'un poète réputé «difficile». Nous reviendrons plus loin sur cette fameuse «difficulté», voire cet «hermétisme» supposé de la poésie dibienne...

Pour l'heure, et avant même de saluer comme il se doit la qualité du travail d'édition critique entreprise par Habib Tengour¹, il convient d'abord d'en souligner l'importance. Car le plaisir que l'on peut prendre à lire ce fort volume de plus de 500 pages est double. Enchantement de retrouver, enfin réunis en un seul lieu virtuel, tous les textes qui ont fait la réputation du poète, qui ont jalonné notre propre parcours et qui résonnent ainsi d'une manière toute particulière de par leur commune proximité. Bonheur de pouvoir suivre presque à la trace les propres *atlals* de la création dibienne grâce aux nombreuses informations et notes infrapaginales qui jalonnent les différents "chapitres" correspondant aux différents recueils publiés du vivant de Mohammed Dib².

Cette ambitieuse et nécessaire entreprise arrive à son heure. En effet, depuis la disparition de l'écrivain en 2003 et à mesure que les années passent, l'œuvre acquiert une *profondeur* et une *actualité* de plus en plus exceptionnelles. On nous fera observer que, habituellement, ces deux traits se contredisent quand ils ne s'annulent pas pour désigner une production médiocre parce que soumise aux modes éditoriales et aux caprices médiatiques. Or le paradoxe dibien – probablement unique dans les annales de la poésie francophone contemporaine – réside bien dans cette combinaison subtile d'une présence au monde vigilante et pleine de

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Œuvres complètes de Mohammed Dib – I- Poésies, Edition établie et présentée par Habib Tengour, Paris, Editions de la Différence, 2007.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'ouvrage comporte même deux recueils inédits (*La Jazzoteuse* ; *Lyyli des 4 saisons*) ainsi que les «chansons» (pour reprendre la terminologie de Habib Tengour) figurant dans divers romans de Dib.

tendresse et d'une sorte de distance ardente qui confine parfois à l'Absence (au sens mystique).

De fait, il est frappant de constater avec Habib Tengour comment, par comparaison avec l'œuvre en prose, la poésie dibienne semble à la fois «détachée de toute contingence, plus éthérée, d'une exigence esthétique remarquable, sans concession aux modes du moment» et pourtant capable de questionner, elle aussi, «l'actualité politique» la plus brûlante - comme c'est le cas avec l'*intifada* palestinienne (dans *L'Aube Ismaël*) - ou déjà plus lointaine – le scandale de la traite négrière et les drames de l'esclavage aux USA (dans *L'Enfant-jazz*). Mais toujours «sans trop se payer de mots, avec des mots au ras de nos maux»<sup>3</sup>, pour reprendre la formule du poète.

Qu'est-ce à dire ? Comment le poète peut-il *parler* de *nous*, de nos misères et de nos trésors, de nos douleurs et de nos extases en s'interdisant précisément ce qui fait généralement le pain blanc des poètes de cour : le lyrisme et ses épanchements rhétoriques ? Là encore, comme nous le rappelle Habib Tengour, «la concision des textes ne signifie pas une sécheresse, une stérilité mais bien au contraire le dépouillement indispensable à une exploration ténue de l'âme et du corps, le rejet du verbiage et du sentimentalisme pour afficher un véritable lyrisme qui puise sa force justement dans les silences»<sup>4</sup>. A cet égard, pour ceux et celles qui ont en ont fait l'expérience, l'écoute de la poésie de Mohammed Dib - lorsque le récitant ou la récitante est capable d'en restituer toute la musicalité étrange et familière<sup>5</sup>- peut donner la mesure et le sens de ce que le poète désignait comme une «présence de l'invisible se faisant visible»<sup>6</sup>.

Si la rigueur de l'œuvre peut parfois dérouter, voire rebuter un lecteur pressé et surtout peu au fait de la «chose»<sup>7</sup> poétique, c'est parce que son pouvoir d'évocation et d'intelligence ne souffre pas le survol superficiel : «la poésie de Dib tire sa consistance de cette patience têtue à poursuivre la langue dans ses moindres replis pour trouver le mot juste, c'est une

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Dib, Mohammed "Note liminaire" à *L'Enfant-Jazz*, in *Œuvres complètes de Mohammed Dib*. I. *Poésies*. Edition établie et présentée par Habib Tengour. Paris, Editions de la Différence, 2007, p. 311

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Tengour, Habib "Mohammed Dib, les mémoires du corps", in Œuvres complètes de Mohammed Dib. I. Poésies, op. cit., p. 13.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> On pense ici à la «musicienne du silence» de Mallarmé (*Sainte*)... Habib Tengour insiste avec raison sur la dimension musicale de l'œuvre poétique dibienne (pp. 9, 11)

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Mohammed Dib, "Note liminaire", ibid., p. 311.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> On connaît l'importance thématique de cette figure dans l'ensemble de l'œuvre (prose et poésie). Habib Tengour cite le propos de Guillevic (par ailleurs grand ami de Dib) : «la poésie, c'est autre chose» (idem, p. 11).

question de survie»<sup>8</sup>. Ainsi, la voix qui se donne à entendre ici n'a rien à voir avec l'aimable rumeur qui traîne en bruit de fond dans nombre de salons (littéraires ou pas), de plateaux et autres colloques où l'on s'émerveille (entre soi) ...d'être soi-même (c'est-à-dire dans un état souvent réduit au minimum de la consistance intellectuelle). Cette voix exigeante - et pourtant d'une indulgence toujours étonnante à l'égard des ruades grotesques et autres contorsions de notre humaine condition post-moderne – s'élève d'un pays plus ancien que Babel, plus lointain que tout Eden, plus essentiel que toute patrie ou paradis : *l'enfance*.

Certes, il v aurait des pages et des pages d'analyses et de réflexions à proposer afin d'approfondir ce point capital pour qui veut tenter de comprendre la poésie dibienne. Cela a d'ailleurs été probablement déià fait ... Pourtant, il nous semble que l'on ne perd rien à insister encore une fois ici sur cette importance de l'enfance – non comme nostalgie, non comme refuge, mais comme *posture* à la fois poétique, éthique et même ontologique – dans la *profération* et la *visée* et de cette singulière parole qui est celle du poète. Profération et visée. Deux termes sans doute bien lourds pour caractériser un dire aussi épuré, presque arachnéen. Mais à défaut de l'élégance, peut-être nous permettront-ils au moins de mieux saisir le déploiement de l'«intention poétique» chez Mohammed Dib. En effet, si les premiers textes s'abandonnent parfois à une forme de sombre et élégante emphase, très vite, le verbe se recentre sur le primordial en décidant de se couler dans la voix même de l'enfant (ses mots, ses images, ses cadences). Jusqu'à la célébration de l'amour, avec ses embrasements et ses brûlures, ses rencontres et ses esquives, qui ne peut se passer de la langue des débuts. De la langue des origines ? C'est une autre question que nous aborderons plus tard. En tout cas, qu'elles se déclinent sur le mode majeur ou mineur, ces «mémoires du corps» amoureux -pour paraphraser Habib Tengour- se chargent inéluctablement de tout le poids merveilleux de l'innocence retrouvée :

Comme fleurit l'enfance entre les mains d'une nuit écarlate l'aurore rescapée d'un drap fait face à la mort<sup>10</sup>

On comprend alors mieux pourquoi la poésie de Mohammed Dib ne saurait en aucune manière être «hermétique». Quoi de moins «difficile» que cette parole qui décrit le monde et ses mystères avec «l'ardeur et la

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Tengour, Habib, Ibid., p. 21.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Au sens d'Edouard Glissant (*L'Intention poétique*, 1969).

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> "bords de feu", in *Omneros*, cité par Habib Tengour, Ibid., p. 20.

lucidité féroce de l'enfance qui ne prend pas les mots pour argent comptant» ? Quoi de plus simple au fond que ce regard qui redécouvre l'évidence : ce n'est pas l'homme qui regarde le monde mais bien l'inverse. A l'image de la petite Alice ou de l'éternel enfant Peter Pan, le poète est à l'écoute de ce bruissement extraordinaire par lequel le réel nous parle en silence, à l'affût de ces mille et une métamorphoses cachées sous la surface des choses. Cette perspective paradoxale épuise véritablement toutes les ternes réflexions que proposent nos miroirs domestiques dans leur sagesse aliénante. Nos effigies, telles enfin qu'en elles-mêmes le poème les changent, y gagnent en vérité ce qu'elles perdent en photogénie ... Mais c'est le prix à payer pour accéder enfin à ce «regard intérieur (aveugle aux apparences comme celui d'Homère), un regard qui rétablit les choses dans leur authenticité et leur vérité profonde» 12.

Cette simplicité de la parole poétique dibienne comporte cependant un secret. Produite par un sage alchimiste, amateur de révélations théosophiques et autres «illuminations» soufies, elle comporte plusieurs niveaux de lecture. S'il est vrai qu'à un premier degré, «la poésie de Dib n'exige aucune approche intellectuelle»<sup>13</sup>, une Mohammed fréquentation assidue de son univers symboliques, de ses références et de ses arcanes, ne tarde pas à révéler toute la complexité foisonnante de ses Formulaires. De ce point de vue, le poète s'inscrit (à sa manière, bien entendu) dans une longue tradition littéraire et mystique qu'il connaît bien : celle des grands auteurs ésotériques de la pensée musulmane (de Sidi Boumediène à Hallâi). Dans ces conditions, l'art de la métaphore, la maîtrise de l'allusion ('ichâra), la science de la litote sont bien le fruit d'années d'ascèse et de travail sur soi-même et sur l'outil poétique, la résultante longuement tramée de ce «mouvement de recul. - recul du scripteur par rapport au monde et recul du même par rapport à l'écriture» 14 qu'évoque Mohammed Dib lui-même dans Tlemcen ou les lieux de l'écriture.

S'agissant précisément de cet ancrage culturel de Dib dans une «algérianité» au demeurant toujours clairement assumée, on ne sait en fait pas jusqu'à quel point on doit suivre Habib Tengour lorsqu'il affirme que «dans tous les textes où il parle de littérature ou de langue, Dib se positionne du côté algérien». Si l'on peut considérer que la tirade de

<sup>11</sup> Idem, p. 11.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Idem, p. 11.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Idem, p. 9.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Dib, Mohammed, *Tlemcen ou les lieux de l'écriture*, cité par Habib Tengour, Idem, p. 11.

Lyyli Belle exprimant sa détestation de l'«entre-monde»<sup>15</sup> reflète, en quelque manière, la position de l'auteur<sup>16</sup>, force est de constater que le narrateur de *L'Arbre à dires*, est, quant à lui, beaucoup plus nuancé. En particulier lorsqu'il analyse la nature du lien qui rattache l'Algérien à son désert : «L'Algérien porte le désert en lui et avec lui. Il est ce désert où non seulement tout indice de remembrance s'évanouit, mais où de surcroît tout nouvel élément propre à composer une mémoire échoue à s'implanter»<sup>17</sup>. Par ailleurs, on sait que Dib s'est régulièrement élevé contre certains aspects négatifs de ce fameux «côté algérien», responsables, selon lui, du «culte macabre des reliques» et [de] la régression identitaire»<sup>18</sup>. Attachement. Détachement. Où se situe la vérité? Probablement dans les *deux* postures que l'écrivain et l'homme n'ont cessé d'entretenir à l'égard de ce pays natal dont le poète disait déjà, au commencement de son aventure poétique : *Etrange est mon pays où tant / De souffles se libèrent*.

Dernier sujet à controverses : le rapport à la langue française. Autre biais longuement abordé par Habib Tengour pour évoquer à nouveau le rapport complexe à la mémoire culturelle ancestrale et aux fameuses «séquelles» de l'histoire coloniale. Sur cette question, il n'y a effectivement aucune ambiguïté de la part de Dib : «malgré le déchirement de ne pouvoir écrire dans son idiome, il ne se laissera jamais piéger par le faux débat linguistique et continuera à écrire, sans remords, "dans la gueule du loup", content même de cet exil nécessaire à la confrontation de l'être avec soi et de l'interrogation sur les mots pour le dire» 19. On ne dira jamais assez – et Habib Tengour a raison d'insister sur les effets désastreux de «la surenchère nationaliste» sur la production littéraire post-indépendance – à quel point la métaphore katébienne a pu exprimer une réalité historique douloureusement ressentie par toute une

-

<sup>15 «(...)</sup> Je crois qu'on naît partout étranger. Mais si on cherche ses lieux et qu'on les trouve, la terre alors devient votre terre. Elle ne sera pas cet horrible entre-monde auquel je me garde bien de penser. Je suis retournée à l'idée que ça puisse être. Il n'y a rien que je déteste autant que cette idée, être sans lieu». (*L'Infante maure*). Question : quels sont au juste ces «lieux» qu'il s'agit de trouver ? Coïncident-ils nécessairement avec ceux de l'enfance, de l'*appartenance* originelle ou correspondent-ils plutôt - comme le suggère une phrase précédente - à un espace physique et symbolique librement choisi pour son pouvoir fécondant, son «énergie vitale», en quelque sorte («chaque lieu qui me donne la vie») ?

<sup>16</sup> Postulat pour le moins discutable et dont, en tout cas, la théorie nous a appris à nous méfier ...

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Dib, Mohammed, *L'Arbre à dires*, Paris, Albin Michel, 1998, pp. 37-38.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Idem, p. 38.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Tengour, Habib, *Mohammed Dib, les mémoires du corps,* Ibid, p. 16.

génération d'écrivains maghrébins (et singulièrement algériens) dits "francophones". Reste qu'elle a contribué, précisément par sa foudroyante concision, à ancrer pour longtemps l'écriture algérienne dans une sorte de tragédie permanente. Quel artiste ou écrivain ne l'a pas employée au moins une fois dans ses écrits ? Quel critique ou universitaire (européen ou maghrébin) ne s'est pas cru obligé de la citer dans ses chroniques ou dans ses cours<sup>20</sup> ? Du coup, l'écriture maghrébine se trouvait comme frappé dès sa naissance d'une espèce de fatalité "surdéterminante" (pour utiliser un jargon marxisant) qui faisait de l'artiste une victime passive du monstre froid incarné par la langue du colonisateur.

Nous savons bien, à présent, que la langue du poète est une langue «autre», que dans le face-à-face entre Œdipe et la Sphynge, passés les premiers émois et les joutes oratoires, le plus "monstrueux" des deux n'est peut-être pas celui qu'on pense, et qu'au bout du compte, loin de l'effrayer, la langue «dans la gueule du loup» devait probablement convenir au tempérament et au projet littéraire du jeune louveteau (dib) tlemcénien! C'est en tout cas le sens de cette note précieuse extraite de L'Arbre à dires et que nous rapporte Habib Tengour. Cette courte citation résume, nous semblet-il, de façon admirable la position définitive de Mohammed Dib sur cette vaste question: «Il y a dans le français une transparence obscure qui me convient, dans laquelle à tort ou à raison je me reconnais. Sous sa surface lisse, indubitablement dorment cent villes d'Ys avec leurs mystères et leurs traîtrises. Comme à vivre aux côtés de l'être le plus proche: écrire en français on côtoie sans cesse un gouffre insoupçonné»<sup>21</sup>.

En résumé, il convient donc de féliciter Habib Tengour<sup>22</sup> pour cette contribution importante à la critique dibienne, entreprise dont on imagine aisément la somme de travail qu'elle a dû demander. Le lecteur appréciera cette lecture inspirée – celle d'un poète amoureux et respectueux de l'œuvre d'un illustre aîné – qui pointe avec précision et élégance les centres névralgiques de la poétique dibienne sans se départir d'une nécessaire passion pour l'itinéraire exceptionnel de celui qui «a assumé jusqu'au bout sa tâche d'écriture. Son dire et ses silences portent haut une parole libre et lumineuse au service de qui se donne le temps de l'écouter»<sup>23</sup>.

Mourad YELLES

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Y compris, bien sûr, l'auteur de ces lignes!

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Dib, Mohammed, L'Arbre à dires, cité par Habib Tengour, Ibid., p. 17.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Et les Editions de la Différence qui ont osé le pari risqué de commencer par publier l'œuvre poétique de Dib! Signalons par ailleurs qu'en Algérie, les éditions Barzakh ont, quant à elles, choisi de commencer par rééditer la première trilogie ("Algérie") en un seul volume de fort belle facture (avec une post-face de l'écrivain Mourad Djebel).

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Tengour, Habib, Ibid, p. 28.

## Fawāā al-hawāss (Désordre des sens), Ahlem MOSTEGHANEMI¹, Beyrouth, Dār al-ʿādāb, 1998.

Constantine, fin 1991: une jeune romancière décide, après deux années de silence, d'écrire une nouvelle où sont mis en scène deux amants. Deux amants dont nous ne savons pas grand-chose, à part qu'ils ont une curieuse manière de communiquer. En effet, l'homme ne parle pas beaucoup ou bien utilise des mots qui tranchent. La femme, elle, dans l'espoir de le comprendre, tente d'adopter sa façon de parler. Aussitôt cette nouvelle achevée, la narratrice a la folle idée d'aller trouver, dans la réalité, cet homme inventé de toutes pièces. Cette quête la conduira vers une série d'aventures et de rencontres improvisées, la faisant accoster sur les rives d'une passion dictée par sa seule intuition. Elle réussira à trouver cet homme et l'aimera sans savoir complètement qui il est. Il lui révèlera, un jour où elle vient le voir chez lui, qu'il est Khaled ben Tobal. Or Khaled ben Tobal est un personnage sorti tout droit d'un de ses anciens romans<sup>2</sup>. Le plus troublant sont sans doute ces détails communs entre le personnage du roman et l'homme en question qui, comme lui, est invalide et ne peut se servir de son bras gauche. Déconcertée, la narratrice est persuadée que la littérature la punit en faisant se réaliser ses propres inventions dans la vie réelle

Entre Constantine et Alger, l'amour des deux personnages croît au milieu de sens en furie et dans un espace où seul le néant est maître. Dans le même temps, le pays sombre dans l'intégrisme islamiste et la violence bat son plein. Peu à peu, la mort gagne tout facteur stabilisateur, détruisant les symboles d'une éventuelle reconstruction. Lorsque cet amour aboutit enfin à l'accomplissement, ce sera le signe de la fin de cette relation. Peu de temps après, le déchirement arrive à son comble : Mohamed Boudiaf, alors président, est assassiné.

C'est un monde difforme qui nous est présenté, un monde où il n'y a plus d'idées en ce sens que l'idée suppose encore quelque chose de construit. Ce récit, où les frontières entre réalité et fiction se brouillent à l'intérieur même de la fiction qu'est le roman, tente de décrire la déstructuration d'un pays et l'effritement de ses valeurs. Chacun des

<sup>1</sup> Écrivaine algérienne, née en 1953. *Fawāā al-ħawāss* est son deuxième roman, paru pour la première fois à Beyrouth, Dār al-`ādāb en 1998.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Å l'origine, Khaled ben Tobal est le nom du personnage principal d'un roman de Malek Haddad *Le quai aux fleurs ne répond plus* (Julliard, 1961) qui inspira à A. Mosteghanemi son premier roman <u>Dākirat al-ğasad</u>, *Mémoire du corps* (Dār al-'ādāb, 1993), dont le narrateur et personnage principal porte aussi le nom de Khaled ben Tobal.

personnages semble n'être plus qu'un corps et des sens qui réagissent en fonction des rencontres, des pertes et des évènements.

Mais au-delà de la description d'un monde qui tombe en ruine. Fawāā al-ħawāss est un roman qui se distingue par une structure fragmentée où l'éclatement de la composition est plus que jamais manifeste. Le langage, en tant qu'instrument de communication, y est affiché comme ne pouvant pas assumer ce rôle : il ne sert qu'au fantasme et à la réminiscence. Une grande liberté est prise avec le lexique et la syntaxe, donnant lieu à de nombreux passages en prose rimée et à de curieuses métaphores qui résistent à l'intelligibilité et qui tendent à dé-sémantiser le langage socialisé et, dans le même temps, à le re-sémantiser en lui faisant porter un autre sens. Le roman regorge de citations diverses qui, par moment, semblent n'être qu'un étalage gratuit de « savoir », n'apportant rien de neuf au texte. Contrairement à Dākirat al-ĕasad, l'écriture est ici hâtive et la part de renouvellement, maigre. Par ailleurs, s'il s'inscrit sans encombre dans une littérature du désenchantement<sup>3</sup>, Fawāā al-ħawāss ne semble pas aller vers un nouveau genre qui proposerait une nouvelle structure avec de nouvelles règles et dont le but serait de rendre compte des bouleversements d'un monde devenu difficile à appréhender à travers les genres littéraires traditionnels. Quoi qu'il en soit, il est encore trop tôt pour dire si ce texte – comme d'autres – surmontera ou non l'épreuve du temps.

Enfin, la traduction parue récemment chez Albin Michel dans la collection « *Les grandes traductions* » est signée de France Meyer<sup>4</sup>. Le lecteur averti ne manquera pas de constater les nombreuses lacunes que compte cette version, tant sur le plan culturel et socio-historique, que sur le plan linguistique. Nous sommes loin de l'original, loin d'une traduction « relevante » au sens où l'employait Jacques Derrida<sup>5</sup>.

Esma-Hind TENGOUR

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Cf. Heidi Toelle et Katia Zakharia, À la découverte de la littérature arabe du VI<sup>e</sup> siècle à nos jours, Paris, Flammarion, 2003, pp. 307-309.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Ahlam Mosteghanemi, *Le chaos des sens*, traduit de l'arabe par France Meyer, Paris, Albin Michel, 2006.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Jacques Derrida, « Qu'est-ce qu'une traduction ''relevante''? », *Quinzièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1998)*, Arles, Actes Sud, 1999, pp. 21-48.

# L'individu contemporain, Xavier MOLENAT (Coord.) Regards sociologiques, 2006, Sciences humaines Editions, 346 pages.

L'ouvrage collectif coordonné par Xavier Molénat rassemble une trentaine de contributions. Comment en rendre compte, comment présenter autant de contributions d'auteurs aussi différents et dont la réputation dépasse la discipline et le domaine d'activités respectifs? La tentative est complexe et le choix méthodologique difficile. Certes, nous aurions pu sélectionner quelques articles, mais nous aurions été forcément injuste sur l'importance des textes que nous aurions occultés et sur l'intérêt que nous avons réellement trouvé à les étudier. Aussi avonsnous opté pour une présentation, sans doute extrêmement schématique, des différentes thèses en débat.

La première partie de l'ouvrage, consacrée aux théories de l'individu », invite à un détour par l'histoire pour comprendre comment naît l'individu contemporain et en quoi consiste la spécificité de notre époque. Elle comprend trois séries de textes rassemblés autour de trois thèmes : la genèse de l'individu contemporain, le regard sociologique et l'homme comme méthode. Dans la première série, le texte de Nicolas Journet<sup>1</sup>, re-visitant l'œuvre de Louis Dumont sur la genèse de l'individualisme en Occident, dénonce son artificialité sur le plan des idées et de ses conséquences, contrairement au texte issu de la rencontre de Serge Lellouche avec Charles Taylor<sup>2</sup>, qui présente l'individualisme moderne comme un véritable facteur d'émancipation. Le troisième texte de cette série, sous la plume de Frédéric Gros<sup>3</sup> montre comment Michel Foucault, passe de la question du pouvoir à celle du sujet et du souci de soi. La seconde série de textes s'ouvre par « Quel individu pour la sociologie » de Xavier Molénat qui nous fait penser que l'individu est en passe de devenir le sujet de prédilection des sociologues. Lui emboîtant le pas, Nicolas Journet, dans «l'Insaisissable individu» se demande comment décrire la liberté de l'individu si celui-ci n'existe que dans le miroir que lui tend la société? L'irruption du sujet et de la subjectivité constitue le point nodal de ce texte auguel succède une réflexion de Jean-François Dortier<sup>4</sup> qui, passant en revue différents courants de la sociologie contemporaine, explique comment pensent les individus. L'article s'achève par une série de questions ouvrant de réelles

<sup>1</sup> Journaliste scientifique au Magazine Sciences humaines

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Professeur à l'Université de Montréal, auteur de plusieurs ouvrages autour de *l'individu* et la modernité.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Auteur de « Michel Foucault, Editions PUF, Collection Que-sais-je? (2004).

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Rédacteur en chef du Magazine Sciences Humaines

perspectives pour les années à venir. Le dernier texte de cette seconde série, de Bernard Lahire<sup>5</sup>, met l'accent sur les différents modèles souvent contradictoires incorporés par les acteurs sociaux. Il faut certainement admettre avec l'auteur que les sciences sociales ont longtemps vécu sur la vision homogénéisatrice de l'homme en société. Le but de l'article n'est pas tellement de trancher une fois pour toutes le problème de l'unicité ou de la pluralité mais de traiter cette question sur le plan historique. Centré essentiellement sur les conditions qui rendent possible la production d'un acteur pluriel ou au contraire un individu caractérisé par une profonde unicité, l'article tend à renforcer la nécessité d'une sociologie psychologique approchant l'individu sur des scènes et dans des contextes différents, prenant à bras-le corps la question de la réalité sociale sous sa forme individualisée et intériorisée. La troisième série d'articles. regroupés autour de la thématique de « l'individu comme méthode » est ouverte par Michel Legrand<sup>6</sup>. Accordant une importance accrue au récit de vie<sup>7</sup>, une véritable méthode de travail structurée dans laquelle le sujet prend une place centrale. Pour Vincent de Gaujelac<sup>8</sup>, œuvrant en faveur d'une sociologie clinique capable de démêler les nœuds des histoires de vie, les destinées individuelles se déploient entre histoire familiale et rapports sociaux. Philippe Lejeune<sup>9</sup>, à la recherche des raisons qui poussent l'individu à tenir son journal, apporte quelques éclairages sur cette pratique informelle et intime. Journal transparent ou opaque, tenu par soi-même ou par les autres, dans un but de formation ou de thérapie, c'est une pratique différenciée à laquelle les milieux scientifiques n'échappent pas, selon l'auteur.

La deuxième partie comprend deux séries d'articles rassemblés autour de deux thèmes : «L'individu face aux mutations sociales» et «Les ambivalences de l'individu contemporain». Sommes-nous entrés dans une nouvelle modernité, s'interroge Xavier Molénat, à l'ouverture de la première série? Société du risque, individualisation de la vie, détraditionnalisation, réflexivité constituent les principaux termes du débat amorcé par l'auteur. « Vivre dans la modernité liquide » de

\_

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Professeur de Sociologie, Auteur de « Dissonances culturelles et distinction de soi », (2004)

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Professeur à Louvain et à Namur et auteur de « l'Approche biographique. Théorie clinique ». Editions Desclée de Brouwer, 1993.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Défini comme une expression générique où une personne raconte sa vie ou un fragment de sa vie à des interlocuteurs. La question à poser est de savoir comment le récit de vie peut-il interpeller l'individu comme sujet de son histoire ?

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Auteur de « *Histoires de vie, héritage familial et trajectoire sociale*»

<sup>9</sup> Auteur de « Le Pacte autobiographique »

l'entretien accordé par Zygmunt Baumaun<sup>10</sup> à Xavier de la Vega. La seconde modernité ou « *modernité liquide* » et l'hybridité culturelle sont les principales notions débattues au cours de cet entretien. Pour la sociologie classique poursuit Danilo Martuccelli<sup>11</sup>, l'individu entre dans la société comme dans un champ de forces qui détermine ses conduites. A cette image, héritée de la physique, nous conviendrons avec l'auteur qu'il faille en substituer une autre: celle d'une société plus malléable que résistante où se déploie l'action individuelle. Sans cette malléabilité que serait la vie, faut-il sans doute ajouter ? La closule de cette première série est signée par Michel Kokoreff et Jacques Rodriguez dont le texte révèle ce que tout processus de crise peut cacher comme logiques contradictoires qui travaillent la société en profondeur. Nous conviendrons avec les auteurs ainsi que l'incertitude peut paraître comme un prisme permettant d'interpréter les mutations de toute société<sup>12</sup>. La seconde série d'articles gravite autour des ambivalences de l'individu contemporain. Nicolas Journet tend à évaluer le prix de la liberté à travers le poids des normes de vie sociale et des choix ou décisions d'acteurs. L'entretien accordé par Robert Castle<sup>13</sup> à Xavier Molénat pose la question de la précarité. Les notions de propriété sociale, de contrat et de projet constituent les principaux points d'entrée dans cet entretien, débouchant sur l'existence d'un mouvement irréversible allant dans le sens de la décollectivisation du monde du travail. La question majeure dans l'attente d'une réponse est de savoir comment associer protection sociale et flexibilité de l'emploi ? Autrement dit comment trouver un compromis entre mobilité et sécurité? Accélération du temps, nouveau rapport au corps, à soi et aux autres, s'agit-il d'un individu hypermoderne ou d'une mutation anthropologique, s'interroge Nicole Aubert? S'agit-il d'un individu hypermoderne, produit d'une société d'hyperconsommation, sans frontières et sans limites ou d'un individu qui, désespérant de vivre une éternité est disposé à agir comme s'il ne devait exister qu'un seul jour? La mutation anthropologique semble déjà engagée, si nous devions croire l'auteure! De la rencontre avec François Dubet, émerge la place combien importante accordée à la notion d'expérience dans ses

1(

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Professeur honoraire de Sociologie de l'Université de Leeds, auteur de nombreux ouvrages dont « *Holocauste* » (2000), Editions La Fabrique.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Sociologue, auteur de « *Grammaires de l'individu* » publié en 2002 chez Gallimard.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> En 1996, Jean-Michel Berthelot affirmait que l'incertitude pouvait constituer une structure interprétative, une matrice explicative. (in *Les vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 1996).

Directeur d'études à l'EHESS, auteur de nombreux ouvrages dont « *L'insécurité* sociale paru en 2003, aux éditions du Seuil.

dimensions scolaire et sociale en particulier; notion venue se substituer à celles de rôle et d'habitus. L'entretien accordé par Jean-Claude Kaufmann à Xavier Molénat, partant du déclin contemporain des institutions, insiste sur l'importance de la réflexivité et du changement qu'elle opère, d'une part dans la production de l'identité et d'autre part, dans le renforcement de la subjectivité comme nouveau vecteur de l'action individuelle

La troisième partie rassemble deux séries d'articles autour de deux thèmes : «les transformations de la vie privée» et «les sociabilités dans leur lien avec la communication.» François de Singly ouvre la première série avec:« le dédoublement de la vie privée » qui s'opère actuellement dans la famille. Affirmée, dit-il, d'abord comme un espace clos, la famille est sujette à des changements plus ou moins achevés. L'entretien autour de l'intime et le public, accordé par Antoine Prost à Emmanuel Fournier, montre que c'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que se construisent le privé et le public comme domaines distincts et opposés, mais dont la frontière va être troublée par les transformations du travail, qui tout en devenant chose publique transporte avec lui des règles issues de la vie privée. Claire Bidart<sup>14</sup>, entamant la seconde série, montre comment la sociabilité et l'amitié permettent de développer des rapports particuliers avec le monde social. Nous conviendrons avec elle que les relations amicales. librement choisies, obéissent à certaines régularités sociales. Pascal Lardellier<sup>15</sup> consacre son texte aux rencontres sur Internet. Il parle d'amour « en révolution » comme d'un phénomène en pleine explosion, de rencontres en ligne révélant la difficulté contemporaine à trouver l'âme sœur. Passant sur les aspects ludiques de ce phénomène de société, l'auteur soulève des questions fondamentales à propos des relations tissées à partir des sites de rencontres. Dans le même contexte « technologique », Patrice Flichy<sup>16</sup> s'interroge sur l'individu connecté, sa définition identitaire et l'élaboration de son réseau relationnel. Marie-Noëlle Schurmans<sup>17</sup>, inscrivant son texte dans un pôle opposé, nous invite à sortir de la lecture stéréotypée de l'expérience de la solitude qui n'est pas aussi négative qu'on le pense. Certes, contrairement à la notion de réseau, la notion de solitude est ambivalente dans le sens où elle renvoie à

<sup>17</sup> Auteur de : « Les Solitudes » ouvrage paru chez PUF en 2003

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Auteur de « *l'Amitié, un lien social* », ouvrage paru en 1997, aux éditions La Découverte 15 Auteur de «Les Nouveaux rites. Du mariage gay aux Oscars » paru en 2005 aux éditions Belin et « Célibat et amours sur le Web » paru en 2004 chez le même éditeur.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Directeur de la revue Réseaux et auteur d' «Une histoire de la communication moderne. Espace public et vie privée » ouvrage paru en 2004 aux éditions La Découverte.

la fois à l'idée de manque et de plénitude ; plénitude si la solitude est le fruit d'une démarche personnelle, précise l'auteure.

La quatrième et dernière partie s'articule autour de deux séries d'articles portant sur « travail sur soi, individualisation des pratiques » et « nouvelles logiques de l'organisation »; Michel Lacroix 18 introduisant son texte par l'aventure prométhéenne du développement personnel centre son propos sur le danger de la tyrannie du moi idéal qui risque de conduire l'homme de demain à une nouvelle forme de conscience malheureuse. Martine Fournier partant du fait que le corps est au centre des préoccupations majeures de l'hypermodernité, tiraillé entre recherche de bien-être et quête de la performance, de l'esthétique et de la santé, se demande si le corps n'est pas devenu le reflet du moi individuel profond. Nicolas Journet, partant de la problématique de la culture chez Lahire<sup>19</sup> montre comment nous sommes en train de nous diriger vers une inversion des valeurs culturelles. Xavier Molénat introduisant la notion de « croyants balladeurs » nous fait admettre que la croyance religieuse s'accommode plutôt bien de la modernité. Bénédicte Havard Duclos et Sandrine Nicourd<sup>20</sup> concluent que la mobilisation des bénévoles est aujourd'hui le résultat d'une alchimie complexe : satisfaire son estime de soi, espérer un débouché professionnel contribuent à l'engagement autant que la fidélité à des valeurs politiques recues en héritage. La dernière série d'articles débute par un article de Sandra Enlart<sup>21</sup> qui établit des corrélations entre l'existence de l'entreprise moderne et la qualité des interactions existantes entre elle et ses acteurs. Pour Valérie Brunel<sup>22</sup> le développement personnel fait désormais partie de l'attirail des managers ; l'objectif étant d'aider les cadres à mieux se connaître et maîtriser leurs interactions avec autrui.

En conclusion, cet ouvrage à caractère éminemment didactique, réunissant les contributions des meilleurs spécialistes, propose un état des lieux dépassionné sur la question de l'individu contemporain avec comme toile de fond un constat : l'avènement de l'individu ce n'est pas moins de société mais au contraire une nouvelle façon de faire la société. Il s'agit d'un livre que tout chercheur se doit de lire. Bien sûr que chaque texte

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> Philosophe, auteur de : «Le développement personnel » publié en 2000 chez Flammarion et « Le culte de l'émotion » publié en 2001 chez le même éditeur.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> LAHIRE B., (2004). *Dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La Découverte. <sup>20</sup> Sociologues, auteures de « Pourquoi s'engager ? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité, Payot, 2005.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Consultante en gestion des ressources humaines, Auteure de « Le savoir dans l'entreprise ». Utilité en gestion des ressources humaines, 2004.

Auteure de « Les managers de l'âme. Le développement en entreprise, nouvelle forme de pouvoir. » La Découverte, 2004.

appelle une discussion dans le détail, car au-delà de l'adhésion à une aspiration commune, il existe très peu de perspectives convergentes et en fait peu de débat entre contributions.

Aïcha BENAMAR

### La construction de la réalité sociale, BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, Paris, Armand Colin, 2006, 357 pages.

Traduit de l'américain par Pierre Taminiaux, précédé d'un avantpropos signé par Danilo Martucelli et suivi d'une postface de François de Singly, l'ouvrage est actuellement un des plus lus en sociologie. La construction sociale de la réalité est l'œuvre de ces deux auteurs dont la préoccupation commune pour la religion et leur référence partagée de la phénoménologie d'Alfred Schütz situe le livre à l'articulation d'une influence créatrice et d'un formidable effort d'intégration théorique.

Pour ces auteurs, dont les travaux se situent dans le prolongement de ceux de Durkheim et de Weber, la religion n'est pas un domaine particulier mais se place au cœur de la réalité sociale. Dès l'incipit, le lecteur découvre les analogies plus ou moins explicites qui jalonnent l'ouvrage : analogies entre la conception sociale du sens et la religion comme ensemble de significations partagées par les acteurs.

La sociologie de la religion est conçue comme une partie d'une sociologie plus générale que Berger et Luckmann associent à une sociologie de la connaissance, avec comme objet l'analyse de la construction de la réalité sociale. L'objectif décliné vise l'étude de la théorie sociale et non des théories. Il faut noter qu'il ne s'agit pas de propositions séparées et discontinues que le lecteur peut trouver dans différents ouvrages mais d'un corps unique de raisonnement théorique. La question centrale soulevée est de savoir pourquoi les significations subjectives deviennent-elles des facticités objectives? Le premier chapitre, portant sur les fondements de la connaissance dans la vie quotidienne, apporte quelques clarifications de la réalité de cette vie telle qu'elle est conçue et perçue par le sens commun : clarification permettant de comprendre l'objectivation de cette réalité par le langage et sa structuration spatiale et temporelle. Le second chapitre décrit la société comme une réalité objective construite par l'être humain. Selon les auteurs, le monde institutionnel est une activité humaine objectivée et l'homme, une production sociale. Le troisième chapitre, mettant en avant l'intériorisation de la réalité, décrit la société en termes de processus dialectique continu, composé de trois moments: l'extériorisation, l'objectivation et l'intériorisation. Cherchant à démontrer l'idéologie de

la famille, les auteurs ont essayé de montrer qu'il est possible de développer une théorie du mariage basée sur des présuppositions sociologiques en dehors des catégories psychologiques classiques. En prenant le cas du mariage pour un exercice de sociologie de la que connaissance. ils ont réussi à démontrer les auestions microsociologiques étaient aussi importantes en sociologie de la connaissance que les grands univers de significations auxquels il était fait référence habituellement.

En conclusion, nous pouvons souligner la clarté de l'écriture et le caractère séquentiel du raisonnement déployé ainsi que le développement méthodique et le rappel constant des étapes de l'argumentation qui en font un des rares ouvrages de théorie sociale où l'on se laisse porter avec beaucoup de plaisir par le cheminement du texte.

Aïcha BENAMAR